

La voix des morts

Ayaï ! Le cri de la littérature d'Hélène Cixous, accompagnée d'Adel Abdessemed, Galilée, « Lignes fictives », 91 p.

Elsa Laflamme

Number 251, Winter 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/77808ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Laflamme, E. (2015). Review of [La voix des morts / *Ayaï ! Le cri de la littérature* d'Hélène Cixous, accompagnée d'Adel Abdessemed, Galilée, « Lignes fictives », 91 p.] *Spirale*, (251), 66–67.

La voix des morts

PAR ELSA LAFLAMME

AYAÏ ! LE CRI DE LA LITTÉRATURE
d'Hélène Cixous, accompagnée d'Adel Abdessemed
Galilée, « Lignes fictives », 91 p.

Écrivain le génie des langues, parlant *en langues* à même la voix des génies de la littérature, Hélène Cixous livre avec *Ayaï! Le cri de la littérature* une profession de foi en la littérature qui console et inquiète. Dans l'oscillation constante entre ce qui nous tue et ce qui nous anime, l'écrivaine polyphone et polyglotte raconte une fois de plus le secours de la littérature.

Par un enchevêtrement de lettres où s'entendent les voix de Sophocle, de Shakespeare, de Faulkner, de Derrida, de Kafka, de Proust et auxquelles se mêlent celles, antiques et poétiques, des héros eux-mêmes, l'écriture de Cixous témoigne une fois de plus avec *Ayaï!* d'un souci permanent de visiter les morts qui nous habitent et nous forgent, depuis les premiers balbutiements de notre (pré-)histoire : histoire venue des livres que nous lisons, des héros que nous fréquentons, mais aussi de notre champ de mines personnel, jonché des proches que nous aimons et perdons. Or dans l'amalgame de voix qui façonnent la matière d'*Ayaï!*, un cri occupe une place centrale et retentit de toute sa puissance tragique. Le cri qui donne son titre à l'ouvrage est celui d'Ajax, héros dont Sophocle a conté la déchéance et la souffrance d'être laissé pour compte. La colère d'Ajax devient ici celle de l'être endeuillé, éternel perdant condamné à survivre, et son cri, une prière adressée à la littérature comme à une divinité toute-puissante : « *Ayaï! Relève-moi de mes cendres!* » La souffrance du monde en même temps que toute la tradition littéraire, des Grecs anciens jusqu'à Derrida,

La catastrophe essentielle qui fonde la réalité du monde, c'est la mort inéluctable de ceux qu'on aime.

— Gaétan Soucy, *L'acquiescement*

sont rejouées dans ce cri, et Cixous réécrit le premier texte : « *Aux commencements des commencements, il y aura eu la première note de notre douleur, elle s'élevait du diaphragme vers le ciel, comme ceci :*

AYAÏ!
Le mot universel, l'Appel. »

C'est de ce premier, dernier cri d'Ajax dont il est question dans *Ayaï!*, de son inscription et de sa résonance dans la tragédie de l'existence d'Hélène Cixous comme dans celle de tout être destiné à survivre sur un tas de cendres.

Livre de tous les accompagnements, *Ayaï!* est également le lieu d'une rencontre avec l'artiste Adel Abdessemed. Les photographies et dessins de cet « *artiste de la douleur* » cadrent dans le texte les motifs de l'incendie qui nous assaille en tant que mortels. Par le recours à ces images, le livre trace un portrait de Cixous en « *petite fille en feu* », « *immortelle effigie* » et « *sublimation ovidienne d'un malheur trop familier* » dont « *le hurlement* » a été « *transcrit* » par Abdessemed sous la forme du *Cri*, une photo venant redoubler le titre de l'ouvrage et le faire résonner davantage.

L'auteure paraît donc sous les traits d'une fillette en deuil, « *relevée de ses cendres* » par la littérature comme on relève de couches : neuf fois en neuf ans Cixous se retrouve « *à bout de monde* », faisant l'expérience de la disparition d'un proche, expérience initiée par la mort du père survenue quand elle avait dix ans. C'est à ce moment, confie-t-elle, que « *la littérature a commencé son travail de colmatage de l'abîme* », alors que « *tout [était] perdu sauf le mot* ».

Cette expérience du deuil est ravivée par un autre accompagnement, celui quotidien d'« *Ève sa mère* », « *personnage principal de la moitié* » des « *inventions* » de Cixous et figure essentielle de ses fictions récentes. Marchant aux côtés de sa mère dans le passager, dans le battement et la transition entre la vie et la mort, Cixous laisse voir en filigrane, dans *Ayaï!*, la silhouette fragile de celle qui est en train de passer, d'y passer, héroïne qui n'en finit plus d'embrasser sa fin. Le livre voyage ainsi entre les époques et les langues mais revient toujours dans l'Hadès de la « *dernière chambre* », jour après jour « *fendu[e] dans le bois de la 103^e année* » d'Ève, première femme de l'histoire.

ÉCRIRE À LA FRONTIÈRE

Les échos, les jeux de superposition, les dédoublements, piqûres et surpiqûres venant suturer la vie et la mort, coudre les morts aux vivants, sont au cœur de la pensée et de l'écriture d'*Ayai!*. Faisant une large place aux voix des autres par le recours à de nombreuses citations, l'écriture de Cixous comprend tout pour parler des « *frontières des langues* », des « *intraduisibles qui se groupent aux bords des langues* », montant la « *garde à la frontière du néant* ». L'envoi, par exemple, qui clôt le livre dans la plus pure tradition de la ballade médiévale – autre objet de plaintes et de complaints –, est tissé des voix d'Ajax, d'Hamlet et de Paul Celan, sans égards aux distinctions entre héros, personnages et poètes.

Car il est comme ça, le monde de Cixous : il propose de revoir les catégories, de faire tomber les cloisons. C'est un monde en équilibre sur la limite, un équilibre qui est déséquilibre et que nourrit la littérature. Ainsi, « *lorsque le navire-vie sombre* », l'écrivain s'engage dans une lutte contre le néant de la mort. Une lutte menée sur le mode de la tempête – de mots, de cris : « *Non ! crié-je. Je ne me rends pas. Je prends le mot Néant, et je le retourne en son contraire. Né en.* » La pensée se tient alors sur l'arête des mots et du sens.

Je crie, j'écrie : comme une devise pour l'écrivaine de tous les revirements, de tous les coups de théâtre, coups de sang et autres coups du génie. Il s'agit en fait de l'essence même de la *méthode Cixous*, à la fois manière d'écrire, mode de vie et de survie, une façon d'entrer en littérature comme on entre en religion. Écrit sur le basculement, sur l'arête de la pensée, sur la frontière oblitérée, *Ayai!* est le témoignage de cette « *merveilleuse horreur de la vie qui veut encore quand elle ne veut plus* ».

Attentive à ce qui se dit, même en basse continue, dans les premiers derniers moments, à ce cri d'Ajax et à tous les autres cris, Cixous reprend avec *Ayai!* le fil de *Revirements dans l'antarctique du cœur* (Galilée, 2011) où elle constatait déjà que « *le dernier mot d'un être humain n'est pas un livre, n'est pas un poème, encore heureux si c'est un cri, l'appel d'un nom, parce qu'il peut arriver que ce soit un couac, une bouffée d'indignation, un quoi ! ou rien* ». Elle rappelle son émerveillement devant les balbutiements de l'*infans* autant que

devant l'aphasie du mourant, interpellée par le premier comme le dernier cri humain, une humanité que Derrida aura d'ailleurs questionnée autant qu'inquiétée avec sa « *pensée de l'animal* », entre autres dans *L'animal que donc je suis* (à suivre).

UN MONDE SANS REPOS

Inquiété, jamais tranquille, c'est un monde sans repos que dépeint Cixous dans *Ayai!* comme dans l'ensemble de son œuvre : sans repos pour les morts, sans repos pour les vivants. Un monde dont le seul lieu habitable serait le lieu même du néant, ce non-lieu de la perte, du naufrage où le sujet s'abîme dans la voix de l'autre avant même la parole. Car tout reposerait en fait sur la présence de cette voix, la mort faisant surgir « *un murmure incessant* », une « *parole errante* » à laquelle « *l'amitié donnerait une voix singulière, par-delà ce qui s'en va, par-delà ce qui reste* », comme le rappelait Danielle Cohen-Levinas, citant Blanchot, à l'occasion de la mort de Monique Antelme. Ces voix, toutes ces voix de morts et de vivants – mais y a-t-il une véritable différence entre les deux ? –, juxtaposées et apposées par couches successives – celles de Cixous, de Derrida toujours abondamment convié, celle de Danielle Cohen-Levinas citant Blanchot que nous évoquons ici –, formeraient ainsi un tombeau où coucher nos peines pour les chanter. Tel un livre-tombeau, *Ayai!* s'écrit sur le mode commémoratif, mais d'une commémoration qui serait à la fois mémoire et transformation, célébrant la voix davantage que le corps.

Enfin, *Ayai!* est un plaidoyer pour le deuil impossible. L'auteure y défend un refus du travail du deuil par le recours à la littérature, « *génie de la métamorphose* » et « *Divinité sublime de la Transformation* » qui ne tient jamais le mort pour mort, *une fois pour toutes*. La littérature constitue en fait le monde même du *sans-repos*, facilitant la fréquentation des morts, comme morts et comme vivants. Ainsi, Derrida, Shakespeare, Blanchot et Sophocle – pour ne nommer que ceux-là – n'auront jamais été si vivants que dans le souffle de Cixous, affairée à les faire parler et à les interroger sans relâche dans leur « *mourance perpétuelle* » par le « *téléphone anti-mort* » qu'est la littérature, véritable « *magie qui établit la liaison entre nous, les orphées orphelins et nos être chers invisibles, en apparence, mais présents* ».

Ayai! est l'œuvre d'une orpheline de chair et de lettres – « *orpheligne* » (G. Michaud) ou *orphée-ligne* –, privée à jamais de l'autre mais tentant malgré tout et par tous les moyens de faire revenir ses pères et mères réels et fictifs, tués de ses mains et à plus d'une reprise. Car du cri au crime, il n'y a qu'un pas que franchit aisément la littérature. La littérature est « *la chambre du crime* » et les écrivains sont « *comme les criminels qui sont toujours innocents de leurs actes* », rappelle Cixous. Le lecteur sera ainsi à jamais inquiet par ceux et celles qui, de Proust à Cixous en passant par Dostoïevski et Derrida, écrivent « *en avançant, sous une pluie de questions aux pointes empoisonnées, aiguillonné[s] par les premières et dernières questions que lance l'être humain dans l'espace vide du destin.* »

N'offrant aucun salut, la littérature – cette « *Toute-Puissance autre* » – permet de composer avec cette inquiétude, de la fouiller sans cesse pour en faire advenir la possibilité de réconcilier présent et passé. Car « *joindre le présent au passé* » et le faire « *dans une activité de résurrection* », telle est l'ambition d'Hélène Cixous, ici ventriloquée par Proust. Or malgré cette transmutation perpétuelle permise par l'écriture, aucun répit ne sera donné – ni aux vivants ni aux morts, d'ailleurs – et à la souffrance s'ajoutera la souffrance, en une « *double souffrance* » de celui qui, comme Ajax, « *souffre mort de mourir d'oubli* » (Sophocle). Cixous continuera donc d'écrire à même la voix du disparu, toujours spectralisée et en quête d'un apaisement, d'une consolation, réitérant avec *Ayai!* le vœu que cela existe, *la suite des choses*, écrivant dans l'espérance que « *la mémoire* » soit « *plus forte que la mort* », que « *la mémoire* » survive « *à la matière dans laquelle elle est inscrite.* »

Héritière de Montaigne et de Rousseau, Cixous choisit une fois de plus la littérature comme témoin de sa révélation ; elle ne cesse de la qualifier, de la nommer, de lui céder ses pouvoirs et de l'invoquer. Tour à tour « *prophète de la vie posthume* » et « *bouclier* », la littérature « *nous offre l'hospitalité* », « *protège et attaque* ». La littérature, « *c'est pour hurler longtemps, pousser les cris jusqu'à la musique* » : cris de l'aveugle, de l'*infans*, du mourant, de l'endeuillée, de l'abandonnée de tous les abandons. Proposition éthique s'il en est une, la littérature nous enseigne à vivre et à mourir, au pied de la lettre. ┘